

11° Il y a une unité consubstantielle entre Dieu, l'homme et la nature. Dieu est infini et fini tout ensemble, à la fois Dieu, nature et humanité. Si Dieu n'est pas tout, il n'est rien. Tout le monde a dans la mémoire la phrase dans laquelle cette unité est affirmée et qui commence par ces mots : « Le Dieu de la conscience n'est pas un Dieu abstrait, un roi solitaire relégué par delà la création sur le trône désert d'une éternité silencieuse. »

Les deux derniers articles de cette profession de foi sont la réconciliation de la philosophie avec le sens commun et la théorie de l'éclectisme. L'humanité, étant inspirée, possède la vérité sans avoir la science, et les systèmes de philosophie, n'étant que des faces différentes de la vérité, doivent être réunis et réconciliés dans une philosophie unique.

La *Préface* de 1824 n'a subi dans les éditions plus récentes que deux changements ; mais ils sont significatifs. La théorie de la liberté a entièrement disparu et à la place de ces mots : « Si Dieu n'est pas tout, il n'est rien, » nous lisons ceux-ci : « Si Dieu n'est pas dans tout, il n'est dans rien. »

Cousin lui-même, en la soumettant dans son intégrité au jugement de Hegel, la donne pour un résumé de ses *essais en philosophie* de 1815 à 1819, et la caractérise de cette façon charmante : « Il ne s'agit pas de créer ici en serre chaude un intérêt artificiel pour des spéculations étrangères ; il s'agit d'implanter dans les entrailles du pays des germes féconds qui s'y développent naturellement et d'après les vertus primitives du sol ; il s'agit d'imprimer à la France un mouvement français qui vaille ensuite de lui-même. Nulle considération ne me fera abandonner cette ligne de conduite. Par conséquent, de là-haut mes amis peuvent être avec moi d'autant plus sévères qu'ils ne doivent pas craindre de m'entraîner ici-bas dans des démarches mal calculées. Je mesurerai la force du vent sur celle du pauvre agneau ; mais, quant à moi, qui ne suis pas un agneau, je prie le vent de souffler dans toute sa force. Je me sens le dos assez ferme pour le supporter ; je ne demande grâce que pour la France. »

Mais voilà Hegel qui apparaît sur la scène ; il nous servira d'introducteur aux leçons de 1828, car c'est lui qui les a en grande partie inspirées.

AD. FRANCK.

(La suite à un prochain cahier.)

BEDENKEN ÜBER MILLER'S « MÉLANGES DE LITTÉRATURE GRECQUE », in BEITRÄGE ZUR GRIECHISCHEN EXCERPTEN-LITTERATUR, von ARTHUR KOPP. — Doutes au sujet des « Mélanges de littérature grecque de Miller », dans Contributions à la littérature des Extraits grecs, par Arthur Kopp. Berlin, 1886, chez R. Gaertner.

M. Arthur Kopp vient d'attaquer la mémoire de notre regretté collaborateur et confrère, Emmanuel Miller, de la manière la plus injurieuse. En tête d'un livre qui contient des recherches sur les recueils d'extraits d'auteurs grecs, il a placé un article de cinquante-sept pages qui porte le titre assez doux et réservé *Doutes (Bedenken) au sujet des Mélanges de littérature grecque de Miller*, mais qui est un véritable acte d'accusation, un réquisitoire en forme lancé contre le caractère du savant que nous venons de perdre.

On sait que les *Mélanges* ont fait connaître une ancienne rédaction, restée inaperçue, de l'*Étymologicum magnum*, une série d'extraits tirés d'un manuscrit du mont Athos et trois hymnes orphiques des derniers temps du paganisme. Le précieux manuscrit de l'*Étymologicum magnum* se trouve à Florence et peut être consulté par tout le monde : il n'y avait pas moyen de contester son existence ni son authenticité. Quant au reste du volume, M. Kopp soutient la thèse qu'il ne faut y voir que fraudes et supercheries. Il s'acharne particulièrement sur les quatre recueils de proverbes qui comptent parmi les morceaux les plus importants des *Mélanges*. Tous les philologues qui se sont occupés des parémiographes grecs, Nauck, Warnkross, Schæll, Jungblut, Crusius, d'autres encore, ont reconnu que la découverte de Miller avait jeté un jour nouveau sur l'histoire de ce genre de littérature, et en ont fait le point de départ du classement des divers recueils de proverbes grecs. M. Kopp sourit de la crédulité de ces savants, il les trouve bien germaniquement naïfs et bonasses. Comment n'ont-ils pas vu que le savant français les avait mystifiés, que son fameux manuscrit n'avait jamais existé, que toutes ses allégations n'étaient qu'autant de jongleries? Cette réjouissante découverte était réservée au flair supérieur de M. Kopp.

Voici comment procède notre fin critique. Les *Mélanges* parurent en 1866. Quelques années plus tard, en 1875, Fresenius fit connaître un manuscrit de la Laurentienne qui a beaucoup de rapport avec le manuscrit du mont Athos, et qui contient en particulier cinq

recueils de proverbes, dont quatre, identiques pour le fond à ceux que publia Miller, sont cependant beaucoup moins complets. M. Kopp soutient hardiment que Miller connut le manuscrit de la Laurentienne, qu'il est impossible qu'il ne l'ait pas connu, ayant fait deux visites à cette bibliothèque. Il est vrai qu'il existe dans la Laurentienne une vingtaine de recueils de ce genre, que toute l'attention de Miller se porta naturellement sur l'*Etymologicum*; qu'il ne resta pas longtemps à Florence, ayant obtenu la communication du précieux volume, qu'il put collationner à son aise chez lui à Paris. Voilà ce que nous objecterions, nous autres, avec notre gros bon sens; c'est que nous manquons de finesse. Miller a nécessairement connu le Laurentianus LXXX, 13 : M. Kopp l'a décrété. C'est avec ce manuscrit réel que le rusé paléographe français a forgé un manuscrit imaginaire. Le manuscrit de Florence lui semblait une trop mince trouvaille; il lui fallait une découverte plus retentissante, quelque chose de plus ample et de plus riche, surtout des noms d'auteurs célèbres. Il s'y prit assez habilement, au point que son conte (*Märchen*) d'un manuscrit venu du fin fond de la Turquie trouva créance dans le monde savant.

Comment l'auteur établit-il cette thèse? J'ai dit que des cinq recueils du Laurentianus, quatre se retrouvent dans le manuscrit de Miller. Sur ces quatre, les trois premiers ont très probablement une origine commune : ils forment un groupe, qui ressort très évidemment chez Miller, où ils se suivent, mais qui est obscurci dans le Laurentianus par l'intercalation de deux autres recueils; de plus, tandis que ce manuscrit donne à la fin de l'un des morceaux la souscription Πλουτάρχου παροιμιαί αἰς Ἀλεξανδρεῖς ἐχρῶντο, cette attribution est omise dans Miller; mais on lit en revanche en tête du premier recueil : [Ζηνο]εῖου ἐπιτομή τῶν Ταρραίου καὶ Διδύμου παροιμιῶν. Or cette dernière attribution n'a rien que de très probable; l'autre, au contraire, ainsi que l'a dit M. Crusius dans ses excellents *Analecta critica ad paræmiographos Græcos*, aurait dû servir de suscription au recueil de proverbes qui suit dans le Laurentianus et qui ne se trouve pas chez Miller. M. Kopp approuve pleinement cette conjecture; il ne conteste pas non plus que les trois recueils pourraient très bien provenir de l'ouvrage indiqué dans le *Codex Athoüs*; il reconnaît enfin que l'ordre dans lequel se suivent ces recueils chez Miller est beaucoup plus satisfaisant. Mais quelle conclusion tire-t-il de ces faits? C'est l'éditeur, dit-il, qui a rangé les morceaux dans un ordre meilleur que celui du Laurentianus, qui a retranché la souscription erronée et frauduleusement interpolé la suscription probable. C'est à ne pas y croire. M. Miller aurait vu tout cela, l'aurait deviné

d'instinct! Comme tous les paléographes et fouilleurs de bibliothèques, Miller était beaucoup plus préoccupé de reproduire exactement les manuscrits qu'il avait découverts que de les corriger et de les ramener à un état plus voisin du texte primitif. Les preuves les plus évidentes de l'authenticité du manuscrit de Miller deviennent, pour le critique, des indices de la mauvaise foi de l'éditeur.

Dans chacun des quatre recueils, les deux manuscrits présentent souvent un accord complet, et cela semble très suspect à notre critique. Souvent cependant celui de Miller s'écarte du Laurentianus, et il est beaucoup plus riche : nouvelle raison de suspicion. Le commencement du deuxième recueil est mutilé dans le manuscrit du mont Athos; mais la table de ce recueil, conservée plus complètement, indique les quatorze premiers articles, qui ne figurent point dans le Laurentianus. Or il se trouve que ces quatorze articles, ainsi qu'un assez grand nombre des proverbes suivants, peuvent être attribués avec grande probabilité à un seul et même auteur, l'historien Démon. C'est encore M. Crusius qui a établi ce point avec beaucoup de sagacité. Voilà, dirait-on, une nouvelle preuve de l'excellence du manuscrit Miller. Croira-t-on que, dans son parti pris d'aveugle dénigrement, notre critique, au lieu de se rendre à l'évidence, aime mieux supposer que Miller, s'étant aperçu que les proverbes placés en tête de ce recueil dans le manuscrit de Florence provenaient de l'ouvrage de Démon, en rapprocha frauduleusement d'autres proverbes qui lui paraissaient avoir la même origine? Ne voit-il pas qu'il fait vraiment bien de l'honneur à la science et à la perspicacité d'un philologue qu'il traite ailleurs d'ignorant? Si les choses s'étaient passées comme M. Kopp l'imagine gratuitement, si Miller avait en effet connu le manuscrit de Florence et qu'il eût fait tous les raisonnements justes et féconds que son détracteur lui prête si libéralement, il aurait été insensé d'inventer un autre manuscrit mieux ordonné. En publiant tout simplement le texte du Laurentianus, dont M. Kopp ne se lasse pas d'exalter la valeur, et en y ajoutant ses propres observations, il se serait acquis à la fois la réputation d'un chercheur heureux et habile et d'un critique judicieux et pénétrant. N'est-il pas vrai que la thèse de M. Kopp n'est pas moins absurde qu'injurieuse?

Nous pourrions nous en tenir à ces considérations, mais il convient de dire un mot de quelques minuties d'où M. Kopp prétend tirer ses arguments les plus forts, les plus triomphants. Il est arrivé plusieurs fois au copiste du Laurentianus de se tromper dans le numérotage des proverbes. Au commencement d'un morceau il réunit deux proverbes sous le même numéro et bientôt après il commet encore la même erreur.

Beaucoup plus bas au contraire il saute de 34 à 37. Dans le manuscrit Miller, qui d'ailleurs donne ici, comme dans les autres morceaux, un plus grand nombre de proverbes, les numéros se suivent régulièrement, mais les articles sont rangés dans le même ordre : preuve évidente, d'après notre critique, que ce manuscrit provient du Laurentianus, ou plutôt qu'il a été fabriqué au moyen du Laurentianus. Voici son raisonnement : les deux proverbes non numérotés dans L se trouvaient, dit-il, primitivement après le numéro 34 : voilà pourquoi le copiste, qui les avait transposés par erreur, sauta deux numéros. Singulière erreur ! Si le copiste a transposé, par distraction, au commencement d'un recueil, deux articles qui, dans l'original qu'il avait sous les yeux, se trouvaient beaucoup plus bas, c'est que ses yeux se sont égarés. Mais alors d'où vient qu'il a inséré en deux endroits différents ces deux articles qui se suivaient dans l'original ? D'où vient qu'il n'a régularisé le numérotage que beaucoup plus bas ? Il a dû s'apercevoir immédiatement de son erreur puisqu'il est immédiatement revenu à l'endroit de son original d'où il s'était un instant égaré, suivant cette hypothèse. Voici notre explication. Le copiste a tout simplement oublié de numéroter deux proverbes. Il a pu s'en apercevoir plus tard et remédier à cette irrégularité par une autre irrégularité, en omettant les numéros d'ordre 52 et 53. Il est possible aussi qu'il y ait là deux inadvertances indépendantes l'une de l'autre. Ces distractions sont fréquentes dans le Laurentianus ; M. Kopp en signale deux autres, et il en abuse encore pour mettre en doute la bonne foi de l'éditeur, bonne foi que des faits bien autrement concluants attestent avec tant d'évidence.

Des recueils de proverbes M. Kopp passe aux opuscules divers qui les suivent dans les deux manuscrits, à cette différence près que le premier n'existe que chez Miller. Ce petit traité y est attribué à Claude, fils de Casion. Il ne contient rien qui ne fût déjà connu auparavant, ainsi que l'éditeur l'a fait observer lui-même ; cependant si les gloses qu'il donne ne sont pas nouvelles, il offre quelquefois un texte meilleur. Notre critique se garde bien de citer ces rectifications, que Miller aurait donc, suivant lui, faites tacitement, quand il pouvait s'en faire un mérite. Quant au nom de l'auteur, M. Kopp prétend que Miller l'a tiré d'un article de Suidas et qu'il a négligé de citer ce lexicographe, afin de ne pas mettre le lecteur sur la voie de sa supercherie. Mais Suidas mentionne un *Alexandre Casion*, et si Nauck a depuis supposé avec probabilité qu'il s'agit dans les deux endroits d'un seul et même personnage portant les noms de *Ἀλέξανδρος Κλαύδιος Κασίλωνος*, cette conjecture ne put se présenter à l'esprit de Miller, qui évidemment ne se

souvenait pas d'un nom propre caché au milieu d'un article du lexicographe et qu'il eût eu tout intérêt à citer.

Les autres opuscules sont anonymes dans le Laurentianus; ici encore Miller est accusé d'avoir frauduleusement ajouté les noms des auteurs. En parlant d'un traité qui porte le nom d'Aristophane de Byzance, Miller dit dans sa préface : « A la suite de Suétone se trouve un opuscule d'Aristophane de Byzance intitulé ainsi : Περὶ τῶν ὑποπτευομένων μὴ εἰρησθαὶ τοῖς παλαιοῖς ». C'est là, nous assure-t-on, une manière de s'exprimer prudente et ambiguë, qui trahit la mauvaise foi. M. Kopp ne sait donc pas lire ni interpréter un auteur. Si Miller avait mis le nom d'Aristophane dans le grec au lieu de le mettre dans le français, il aurait eu l'air de douter d'une attribution qui lui paraissait bien fondée.

Un petit traité sur certains vocables employés par Platon est attribué à Didyme. Nauck conteste cette attribution par de bonnes raisons, mais il n'a garde d'accuser l'éditeur, quand les manuscrits contiennent si souvent de fausses attributions. Ajoutons que l'opuscule pourrait bien être du philosophe platonicien Didyme, comme d'autres l'ont conjecturé. Mais quoi! Miller lui-même, qui donne, à la page 385, le titre du traité avec le nom de Didyme, imprime ce même titre sans nom d'auteur à la page 399. « Le faussaire s'est trahi, » s'écrie M. Kopp. Le critique oublie d'avertir son lecteur qu'à cette dernière page on lit au-dessus du titre en grands caractères « Didyme d'Alexandrie ». Vous penserez, sans doute, que l'éditeur a mal revu ses épreuves : sachez que vous ne devez pas croire à une distraction de ce genre.

Ailleurs on voit dans les *Mélanges* le même manuscrit assigné une fois au XII^e siècle, et une autre fois au XIII^e siècle; ce n'est pas là une faute d'impression (les fautes d'impression n'existent pas); l'auteur oublie comment il a daté son manuscrit imaginaire. Dans un petit traité, trois articles ont été répétés par le copiste à une certaine distance; l'éditeur note la répétition pour le premier de ces articles, mais non pour les deux autres. Le compositeur a sans doute sauté deux notes; mais notre critique voit dans cette omission je ne sais quelle ruse profonde. On sait que dans le *Corpus* des parémiographes les mêmes proverbes et quelquefois les mêmes interprétations figurent plusieurs fois. Si Miller ne renvoie pas à tous ces endroits, ou s'il renvoie à un endroit plutôt qu'à un autre, gardez-vous de croire à un hasard ou à une distraction, rien de cela ne se fait sans les intentions les plus perfides. Malheur à l'auteur qui laisse des erreurs dans son manuscrit, ou qui ne s'aperçoit pas d'une faute d'impression : il sera traité de faussaire par M. Kopp.

Que dire de cet autre raisonnement? Dans les *Λέξεις* de Platon, il y a

une série de mots rangés d'après l'ordre alphabétique, tandis que le reste du traité n'observe pas cet ordre. Sans avoir aucun renseignement à ce sujet, notre bienveillant critique ose deviner que cette série ne se trouve pas dans le Laurentianus, et que l'éditeur a interpolé des articles pris dans Timée, dans Harpocraton et ailleurs. Notez que Miller cite lui-même tous les endroits où se retrouvent les gloses en question, procédé qui n'est pas précisément celui d'un faussaire. Mais voyez la logique de M. Kopp! Miller fait remarquer que les gloses qu'il publie se distinguent de celles de Timée en ce qu'elles ne sont pas rangées alphabétiquement; il fait semblant, dit son ingénieux critique, de ne pas avoir remarqué la série alphabétique. Mais, si Miller avait voulu dérouter les lecteurs, il est évident qu'au lieu de faire une observation si facile à contrôler, il aurait évité, ce qui lui eût été très aisé, de ranger dans l'ordre alphabétique les gloses interpolées par lui. Vraiment il est difficile de se montrer plus dénué de critique en produisant d'aussi vaines accusations.

Ces pages étaient déjà écrites, quand nous avons eu accès aux papiers laissés par M. Miller. Nous étions sûr d'avance de ce que nous y trouverions, et nos lecteurs, nous l'espérons, n'auront pas besoin non plus de preuves plus matérielles, pour être convaincus de la vanité des assertions de M. Kopp. Donnons-les cependant. Le critique prétend que le manuscrit du mont Athos est imaginaire : eh bien, le manuscrit existe, nous l'avons vu. Il ajoute qu'un manuscrit pareil au texte publié dans les *Mélanges* ne saurait être qu'un manuscrit de contrebande, fabriqué de nos jours. En présence du manuscrit, cet outrageux soupçon fait sourire : les quarante-huit feuillets dont il se compose sont bien certainement du *xiv^e* siècle. Enfin M. Kopp affirme que, si l'authenticité d'un manuscrit de ce genre venait à être établie, encore serait-il impossible qu'il contint les noms d'auteurs étrangers au Laurentianus, certaines séries de proverbes, et tout ce qu'il regarde comme inventé et interpolé par l'éditeur. N'en déplaise au critique, ce qu'il déclare impossible est réel : les quatre recueils, en partie mutilés, de proverbes, les tables plus complètement conservées des trois premiers recueils, les opuscules divers, les titres, les noms propres, tout, du premier au dernier mot, et, de plus, le nom de Didyme, une fois omis par erreur dans l'imprimé, tout se lit dans le manuscrit.

Parlerons-nous maintenant des hymnes? Cela n'est peut-être pas bien nécessaire. Je le ferai cependant, non pour justifier l'accusé, mais pour confondre l'accusateur. Le deuxième hymne se compose de vingt-neuf vers. Sur ce nombre, treize se retrouvent, en tout ou en partie, textuel-

lement ou avec quelques modifications, dans un grimoire grec publié par G. Parthey dans les mémoires de l'Académie de Berlin de 1865. M. Kopp prétend que Miller dut connaître cette publication qu'il ne cite pas, et il soupçonne que le savant français, s'aidant de ce point de départ, forgea, non seulement le reste du même hymne, mais encore les deux autres hymnes, qui comptent, l'un quarante et un vers, l'autre cinquante-cinq vers. Une allégation pareille se réfute assez d'elle-même. Mais pour quelle raison notre critique flaire-t-il ici encore une supercherie? C'est que Miller donna ces morceaux sans s'expliquer sur leur provenance. « Quel motif peut-il avoir eu de garder un silence si prudent, quand il suffisait de quelques mots pour indiquer l'origine de ces mauvais vers? » Notre critique, qui connaît si bien les faux-fuyants, les artifices, les roueries des faussaires, qui lit comme à livre ouvert au plus profond de leur esprit, ne devine donc pas un motif qui n'est cependant pas si caché? Miller se proposait d'étudier encore et de publier le papyrus tout entier, et il voulait prendre ses précautions pour n'être pas prévenu par un autre helléniste. Si M. Kopp n'a pu découvrir de lui-même une explication si simple, il aurait pu la trouver dans une de ces pages qu'il a tant lues, épluchées et torturées. Voici en effet ce que M. Miller dit, à la page 2 des *Mélanges*, à propos de l'*Etymologicum magnum*, qu'il désigna dans son premier Rapport par les termes un peu vagues : *Recueil d'observations grammaticales* : « C'est intentionnellement que je me suis exprimé ainsi. Je voulais me donner le temps de retourner à Florence pour exploiter tout à mon aise ce précieux manuscrit. Certains souvenirs pénibles, se rattachant à ma découverte des fragments de Nicolas de Damas, me commandaient la prudence, si je ne voulais pas, une fois encore, me voir frustré dans mes espérances. » Mais Miller rompit le silence en 1871. Il fit connaître que les hymnes étaient tirés d'un papyrus de la collection Anastasi, qu'ils se trouvaient insérés dans un traité de magie et d'astrologie gnostique, que le papyrus avait été acquis par la Bibliothèque nationale, qu'on le lui avait confié d'abord, mais retiré quelques jours après par la raison que M. Brunet de Presle avait le projet de comprendre ce manuscrit dans la publication qu'il préparait des papyrus de Letronne. M. Kopp traite ces déclarations de roman. Je le demande à tout homme de bon sens, un membre de l'Institut dit qu'un papyrus, qu'il décrit exactement, se trouve à la Bibliothèque nationale et doit paraître dans un ouvrage publié sous les auspices de l'Académie; il l'affirme publiquement, en présence du Directeur de la Bibliothèque nationale, du vivant de M. Brunet de Presle : et l'on ose douter un instant qu'il n'ait

dit que l'exacte vérité! Ai-je besoin d'ajouter que le papyrus existe à la Bibliothèque nationale, et qu'il contient les trois hymnes que Miller en a tirés? Le fait n'est un mystère pour personne. Ouvrez l'*Inventaire sommaire des manuscrits du Supplément grec de la Bibliothèque nationale*, publié par M. Omont en 1883, vous y lirez au n° 574 : *Nephotis tractatus astrologicus et magicus ad Psammeticum et hymni orphici*. Suit un renvoi aux *Mélanges*. Si je voulais user des procédés de M. Kopp, je dirais qu'il est inadmissible qu'un savant si versé dans la connaissance des manuscrits ne connaisse pas cet inventaire et qu'il n'y ait pas vu un article très facile à trouver puisqu'il est cité dans l'index alphabétique au mot *Orpheus*; j'ajouterais que M. Kopp feint l'ignorance dans l'intérêt de sa thèse. Mais je n'imiterai pas son exemple, car je vois en lui un visionnaire malveillant, mais convaincu de la vraisemblance, sinon de la vérité, de sa thèse, et on ne peut plus content de son argumentation.

M. Kopp alléguera peut-être, pour atténuer ses torts, qu'à la page 54 il accorde que le texte des hymnes pourrait, à la rigueur, reposer, au moins en partie, sur un fondement plus solide que le chimérique manuscrit du mont Athos. C'est un tacticien avisé, qui, tout en poussant sa pointe et en attaquant avec fureur, ne néglige cependant pas de se ménager une retraite, en cas d'accident. Mais toute retraite lui est fermée, et il ne peut invoquer le bénéfice de cette réserve, car, trois pages plus loin, il avance cette affirmation, qui dépasse toute mesure : « En publiant les textes de son manuscrit du mont Athos et les hymnes, Miller a tenté la mystification la plus rusée, la plus audacieuse, la plus grandiose, qui ait jamais abusé le monde savant. » Il faut citer l'allemand : *Mit dem Codex Athous und den Hymnen hat Miller die schlaueste, verwegenste und grossartigste Mystifikation versucht, durch welche die Gelehrtenkreise sich je haben täuschen lassen*. C'est par cette assertion inouïe que M. Kopp termine son mémoire; c'est la conclusion de son long réquisitoire. Un peu plus haut, il touche à la collation de l'*Etymologicum*, et, comme il ne trouve pas à y mordre, il la salit du moins de ses vilains soupçons; il va même jusqu'à prémunir le public contre tout ce qui pourrait être tiré des papiers laissés par Miller.

Parmi tant de choses qui provoquent une légitime indignation, ce qu'il y a, selon nous, de plus révoltant, c'est la prudente tactique que nous avons signalée plus haut. Comment! Vous n'êtes pas sûr du bien-fondé de vos soupçons, vous sentez que vos subtiles raisonnements pourraient bien être peu solides, et vous n'hésitez pas à insulter à la mémoire d'un homme qui vient de descendre dans la tombe!

Que vous contestiez l'authenticité d'un ouvrage grec ou latin, que vous accusiez un rhéteur ou un grammairien inconnu de l'avoir fabriqué — si vous n'y mettez pas plus de discernement que dans vos attaques contre Miller, si vous vous attachez à des vétilles, en méconnaissant les points essentiels, vous rendrez un mauvais service aux lettres anciennes, mais on pourra vous pardonner les excès d'une critique malsaine, qui, après tout, ne fait de mal à personne. Il n'en est pas de même quand il s'agit de la réputation d'un contemporain. Ce n'est plus là un exercice philologique, un innocent jeu d'esprit; il ne suffit pas de vagues soupçons, ni même de présomptions moins légères que celles que vous alléguez, pour attaquer la probité littéraire d'un savant; il faut être sûr de son fait avant de se permettre des sorties aussi violentes; autrement on s'expose à être traité de calomniateur. Vous dites que vous êtes « fier comme Allemand d'avoir victorieusement lutté dans un combat de la probité allemande contre la vantardise française ». La science allemande doit protester contre votre outrecuidance, autant et plus encore que la science française. Nous avons été heureux naguère de rendre hommage dans ce Journal à deux grands philologues de l'Allemagne; ils n'étaient pas seulement de grands savants, ceux-là; c'étaient des esprits droits, ennemis de toute vaine subtilité; c'étaient de nobles cœurs, étrangers à tout sentiment mesquin, des hommes incapables de médire et de dénigrer. Voilà les modèles de la science allemande, disons mieux, les modèles de la science.

M. Kopp a cru devoir envoyer son factum au *Journal des Savants*, il voulait sans doute que le journal répondît à son défi. M. Kopp doit être satisfait : le *Journal des Savants* n'a pas fait attendre sa réponse.

HENRI WEIL.

ŒUVRES PHILOSOPHIQUES DU GÉNÉRAL F.-J. NOIZET.

Mémoire sur le somnambulisme et le magnétisme animal. Paris, 1854, in-8°. — *Études philosophiques, psychologie, métaphysique et application de la philosophie à la direction de la vie humaine.* Paris, Plon, 1864, 2 vol. in-8°. — *Le dualisme ou la métaphysique déduite de l'observation.* Paris, 1872, in-12. — *Mélanges de philosophie critique.* Paris, Plon, 1873, in-8°. — *Examen philosophique du livre de M. Littré intitulé : « Médecine et médecins ».* Paris, 1875, in-12.

QUATRIÈME ET DERNIER ARTICLE¹.

Comme tous ceux qui ont voulu résoudre le problème des causes premières, le général Noizet s'est trouvé en face de difficultés que des esprits rigoureux estiment, non sans raison, être insurmontables. L'une des plus graves dans le système conçu par le savant officier tient à l'existence de la Divinité. Comment accorder le fait d'une force intelligente répandue dans tout l'univers, agissant par des lois permanentes et souvent fatales, mettant en mouvement la matière et l'organisant, se manifestant dans les êtres vivants par la sensibilité, l'instinct et les facultés de l'entendement, avec l'existence d'un être infini, libre et personnel, ayant conscience de soi-même et ne se confondant pas conséquemment avec la nature, qui est son œuvre? Par sa conception de la force-esprit, notre auteur pourrait être accusé d'incliner au panthéisme, et cependant il maintient l'idée déiste d'un Dieu se sentant, se connaissant et connaissant toutes choses. Voici comment le général Noizet conçoit l'action divine, comment il s'efforce de concilier deux notions en apparence contradictoires. Laissons-le parler : « C'est l'esprit qui sent en nous, qui perçoit en nous, qui pense en nous, et voilà pourquoi c'est par la conscience que nous avons de notre existence et de nos actes que nous pouvons nous élever à la notion de l'esprit infini, c'est-à-dire Dieu. On a donc raison de dire que la psychologie est la base la plus solide de la métaphysique... Toutes nos sensations

¹ Voir, pour le premier article, le cahier de juin, p. 313; pour le deuxième, celui de juillet, p. 383; pour le troisième, celui de septembre, p. 550.

et nos idées, ajoute l'éminent ingénieur, ne peuvent arriver à notre conscience qu'à l'aide de certains de nos organes, et c'est de l'interprétation par l'esprit des impressions transmises à ces organes par l'action des corps extérieurs qu'apparaissent nos sensations, puis, par une réaction de l'esprit, que naissent nos idées. Ces diverses opérations ne sont point saisies par notre conscience, qui ne nous en livre que le résultat, mais l'esprit jouit évidemment de la faculté de les faire. L'esprit universel ou Dieu voit donc par nos yeux, entend par nos oreilles, touche par nos mains et connaît en outre les opérations intimes qui se passent en nous¹. »

Ces lignes, où se trouve clairement résumée la théodicée de l'auteur, montrent que la vie de chaque être animé, de chaque plante, n'est pas pour lui une entité. Il ne prête pas plus aux animaux une âme animale qu'aux plantes une âme végétative. La vie est à ses yeux une force une, comme l'est l'attraction; elle ne constitue pas pour chaque être un moteur qui lui soit propre, elle est l'effet d'une force générale due à l'action de l'esprit sur la matière et dont la puissance varie suivant le degré de préparation de celle-ci. Rendons ici la partie au général Noizet: « Admettrons-nous une âme spéciale dans chaque individu, dans chaque brin d'herbe? Non, sans doute, et personne ne nous suivrait dans cette voie. Tout le monde reconnaît encore dans la végétation une sorte de force universelle, malgré la variété innombrable de ses produits. Il est vrai que de cette force même et de l'intelligence admirable qui la dirige, on semble le plus souvent faire une entité; mais tout ce que je viens de dire de l'attraction lui est applicable *a fortiori*; car, plus l'intelligence se développe, plus le doigt de Dieu est apparent, et je puis dire avec conviction que la végétation n'est que le résultat de l'action directe de Dieu sur la matière, amenée par une création précédente à un état préparatoire qui permet cette nouvelle manifestation; et l'intelligence y ressort d'autant plus extérieurement que l'organisation se trouve plus avancée par la succession des actions de la puissance divine²; » et, observe le savant général, les mêmes considérations sont applicables aux animaux et à ce qu'on a appelé leurs âmes. Ces âmes ne sauraient être des êtres réellement individuels et radicalement distincts de la nature qui les environne. Il en est également ainsi de l'âme humaine, c'est-à-dire de ce qui en nous sent, pense et veut. « Cette âme, poursuit notre auteur, pas plus que l'attraction et toutes les forces physiques, pas plus que les forces végétales et animales, n'est une entité créée par Dieu. Elle n'est, comme toutes celles-ci,

¹ *Le Dualisme*, p. 66 et 67. — ² *Ibid.*, p. 89